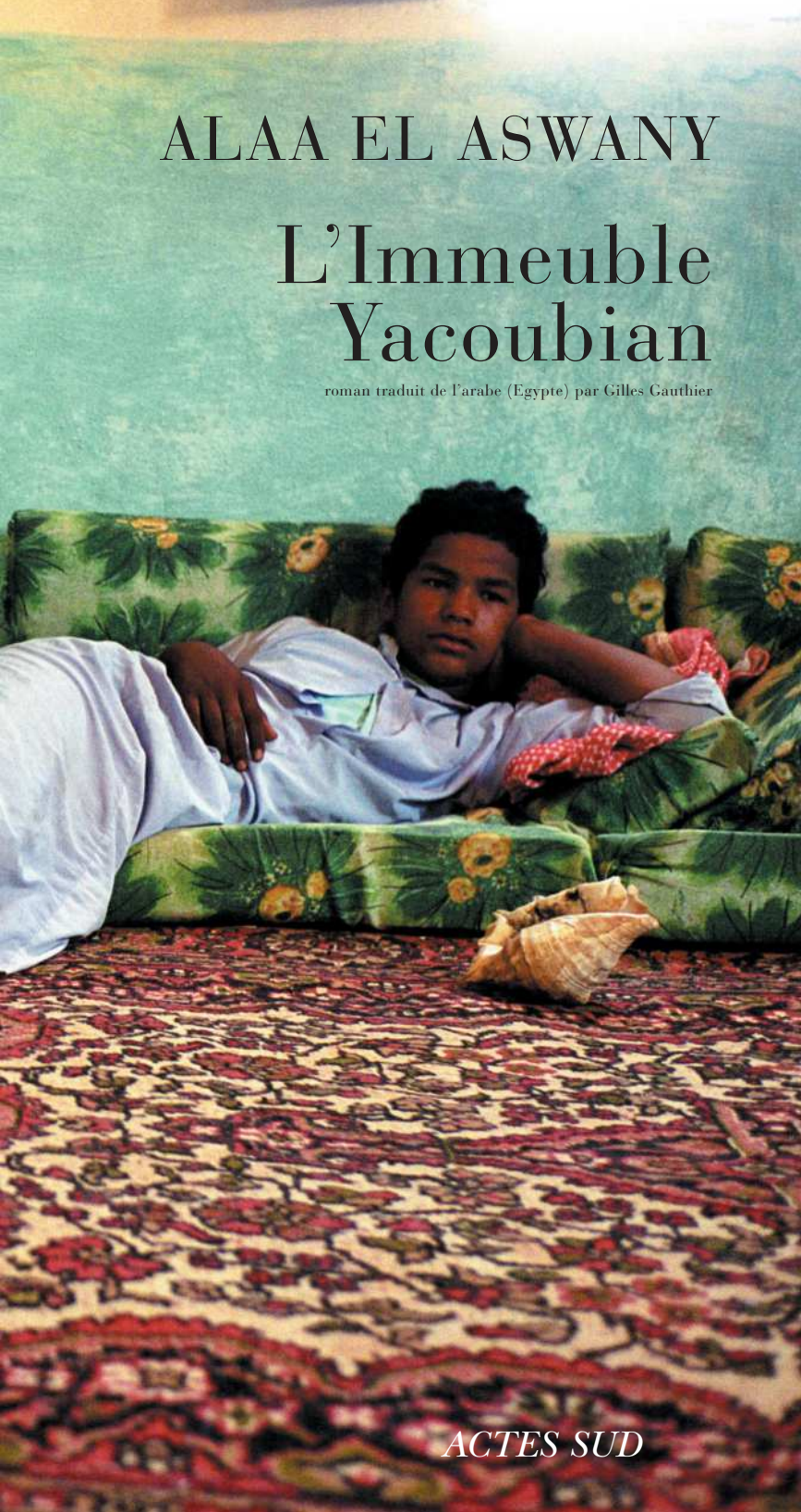


A young man with dark skin and curly hair is lying on a green sofa with a floral pattern. He is wearing a light blue long-sleeved shirt and white pants. He is looking directly at the camera with a neutral expression. His right arm is resting on his hip, and his left arm is resting on the sofa. A red and white patterned cloth is draped over the sofa next to him. In the foreground, a large, light-colored seashell lies on a red and white patterned rug. The background is a textured, light green wall.

ALAA EL ASWANY

L'Immeuble Yacoubian

roman traduit de l'arabe (Egypte) par Gilles Gauthier

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Connaissez-vous Alaa El Aswany ?

C'est un véritable phénomène, avec cent mille exemplaires de *L'Immeuble Yacoubian* vendus en quelques mois, un film en cours de tournage avec une grande mobilisation de moyens et d'acteurs célèbres. Très vite, poussé par la rumeur, le livre s'est répandu dans le monde arabe, a été traduit en anglais, et le voici aujourd'hui en français.

L'auteur est un vrai Egyptien, enraciné dans la terre noire du Nil, de la même veine que Naguib Mahfouz.

Il pose un regard tendre, affectueux, plein de pitié et de compréhension sur ses personnages qui se débattent tous, riches et pauvres, bons et méchants, dans le même piège. Il ne juge pas, mais préfère nous montrer les espoirs puis la révolte de Taha, le jeune islamiste qui rêvait de devenir policier ; l'amertume et le mal de vivre de Hatem, homosexuel dans une société qui lui permet de jouir mais lui interdit le respect de l'amour ; il nous fait partager la nostalgie d'un passé révolu du vieil aristocrate Zaki ; l'affairisme louche mêlé de bigoterie et de lubricité d'Azzam ; la dérive de la belle et pauvre Bous-saïna, tout cela à l'ombre inquiétante du Grand Homme, de ses polices et de ses sbires de haut vol comme l'apparatchik El-Fawli, et à celle non moins inquiétante d'un islam de combat, qui semble être la seule issue pour une jeunesse à qui l'on n'a laissé aucun autre espoir.

Alaa El Aswany ne cherche pas le scandale. Il nous dit simplement que le roi est nu. Il nous montre ce que chacun peut voir autour de lui mais que seule la littérature rend vraiment visible. Nous comprenons un peu mieux comment va l'Egypte, certes, mais aussi comment va le monde et – peut-être également – pourquoi explosent les bombes...

Fils d'Abbas El Aswany, avocat et écrivain, Alaa El Aswany est né en 1957. Il parle français, anglais et espagnol. Il a publié en 1990 et en 1998 deux recueils de nouvelles.

ACTES SUD

L'IMMEUBLE YACoubIAN

Titre original :
Imrat Ya'qubyan
Editeur original :
Université américaine du Caire
© Alaa El Aswany, 2002

© ACTES SUD, 2006
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-08851-4

Photographie de couverture :
© Scarlett Coten

ALAA EL ASWANY

L'Immeuble Yacoubian

roman traduit de l'arabe (Egypte)
par Gilles Gauthier

ACTES SUD

Cent mètres à peine séparent le passage Bahlar où habite Zaki Dessouki de son bureau de l'immeuble Yacoubian, mais il met, tous les matins, une heure à les franchir car il lui faut saluer ses amis de la rue : les marchands de chaussures et leurs commis des deux sexes, les garçons de café, le personnel du cinéma, les habitués du magasin de café brésilien. Zaki bey connaît par leur nom jusqu'aux concierges, cireurs de souliers, mendiants et agents de la circulation. Il échange avec eux salutations et nouvelles. C'est un des plus anciens habitants de la rue Soliman-Pacha*. Arrivé à la fin des années 1940, après ses études en France, il ne s'en est plus jamais éloigné. Pour les habitants de la rue, c'est un aimable personnage folklorique, vêtu été comme hiver d'un complet dont l'ampleur dissimule un corps maigre et chétif, une pochette soigneusement repassée et assortie à la couleur de la cravate dépassant de la poche de la veste, son fameux cigare à la bouche – du temps de sa splendeur, c'était un luxueux cigare cubain, maintenant il fume un mauvais spécimen local à l'odeur épouvantable et qui tire mal –, son visage

* Ancien nom de la rue Talaat-Harb. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

ridé de vieillard, ses épaisses lunettes, ses fausses dents brillantes et ses cheveux teints en noir dont les rares mèches sont alignées de gauche à droite pour cacher un crâne dégarni. En un mot, Zaki Dessouki est un personnage de légende, ce qui rend sa présence attachante, et pas totalement réelle, comme s'il pouvait disparaître d'un moment à l'autre, comme si c'était un acteur qui jouait un rôle et dont on savait qu'une fois la représentation terminée il allait enlever ses vêtements de scène pour reprendre ses habits de tous les jours. Si l'on ajoute à cela son esprit enjoué, ses sempiternelles plaisanteries grivoises et son étonnante capacité à s'adresser à chaque personne rencontrée comme à un vieil ami, on peut comprendre le secret de l'accueil chaleureux que lui font, tous les matins aux environs de dix heures, les habitants de la rue : les salutations matinales s'élèvent de toutes parts et, souvent, parmi les employés des magasins, un de ses jeunes amis se précipite vers lui pour l'interroger d'un ton espiègle sur une question d'ordre sexuel qui lui paraît obscure. Zaki bey fait alors appel à ses connaissances encyclopédiques dans ce domaine et il expose aux jeunes complaisamment, à voix audible de tous, et avec force détails les plus infimes secrets du sexe. Parfois même, il leur demande une feuille et un crayon (qu'on lui fournit en un clin d'œil) pour dessiner avec clarté certaines positions originales qu'il a lui-même essayées du temps de sa jeunesse.

Encore quelques informations importantes sur Zaki bey Dessouki : c'est le fils cadet d'Abd el-Aal Dessouki, un des plus célèbres leaders du parti Wafd, plusieurs fois ministre qui, à la tête d'une des plus grosses fortunes d'avant la révolution, possédait, avec sa famille, plus de cinq

mille *feddan** des meilleures terres agricoles. Zaki bey avait fait des études d'architecture à l'université de Paris et il allait de soi qu'il serait un jour appelé à jouer un rôle politique en Egypte grâce à l'influence et à la fortune de son père, mais la révolution avait éclaté et la situation avait changé : Abd el-Aal avait été arrêté et transféré devant un tribunal révolutionnaire et, même si l'accusation de corruption n'avait pu être prouvée, il était resté quelque temps incarcéré et la plupart de ses biens avaient été confisqués par la réforme agraire pour être distribués aux paysans. Peu de temps après, le pacha était mort du choc que ces événements avaient produit sur lui. La catastrophe survenue au père s'était répercutée sur le fils dont le bureau d'étude, ouvert dans l'immeuble Yacoubian, avait vite périclité. Au fil du temps, c'était devenu le lieu où Zaki bey passait ses heures de loisir, où il lisait les journaux, sirotait son café, rencontrait ses amis ou ses maîtresses, ou bien restait des heures à la fenêtre à contempler les passants dans la rue Soliman-Pacha. Pourtant l'échec rencontré par Zaki Dessouki n'avait pas uniquement pour cause l'avènement de la révolution, mais plus fondamentalement son lymphatisme et son abandon à la volupté.

En vérité les soixante-cinq années de son existence, avec toutes leurs péripéties, leurs incohérences, à la fois heureuses et tristes, ont essentiellement tourné autour d'un axe : la femme. Il fait partie de ceux qui ont sombré corps et biens dans la douce captivité des femmes. Pour lui la femme n'est pas un désir qui s'enflamme pour un temps seulement, que l'on rassasie et qui

* Un *feddan* fait un peu moins d'un demi-hectare.

s'éteint, c'est un univers complet de tentations qui se renouvelle dans des images dont la diversité ensorcelante n'a pas de fin : des poitrines abondantes et pulpeuses avec leurs mamelons saillants comme de délicieux grains de raisin ; des croupes tendres et souples qui tressaillent comme si elles s'attendaient à de furieux assauts à revers, par surprise ; des lèvres peintes qui sirotent les baisers et soupirent de plaisir ; des cheveux sous tous leurs avatars, longs et flottant calmement, ou bien longs, tombant en désordre en cascades éparées, ou bien mi-longs, stables et familiers, ou bien courts, à la garçonne, suggérant ainsi, sur le chemin des éphèbes, des formes alternatives de sexualité ; des yeux... ah ! Comme ils sont beaux les regards de ces yeux francs ou mensongers, fuyants, fiers ou timides ou pleins de colère, de blâme ou de réprobation. C'est à ce point, et même avec plus de force encore, que Zaki bey aime les femmes. Il en connaît de toutes les conditions, depuis la *nabila** Kamila, fille de l'oncle maternel du dernier roi avec qui il a appris le raffinement et les rites des alcôves royales : les bougies qui brûlent toute la nuit, les verres de vin français qui avivent le désir et chassent la crainte, le bain chaud avant la rencontre pour enduire le corps de crèmes et de parfums... Il a appris de la *nabila* Kamila, dont l'appétit sexuel était insatiable, comment s'y prendre pour commencer, quand se retenir, que les positions sexuelles les plus osées requièrent quelques mots français très délicats. Pourtant Zaki bey a fait l'amour avec des femmes de toutes les classes sociales : des danseuses orientales, des

* Titre accordé à certains membres de la famille royale qui n'ont pas droit à celui de prince.

étrangères, des femmes de la bonne société, des épouses d'hommes éminents, des étudiantes et des lycéennes mais également des femmes dévoyées, des paysannes, des domestiques. Chacune avait sa saveur particulière et, souvent, il compare en riant l'alcôve soumise au protocole de la *nabila* Kamila et cette mendiante qu'il avait ramassée dans sa Buick, une nuit qu'il était ivre, et qu'il avait amenée dans son appartement, passage Bahlar. Quand il était rentré avec elle dans la salle de bains pour la laver lui-même, il avait découvert qu'elle était si pauvre qu'elle s'était fabriqué des sous-vêtements avec des sacs de ciment vides. Il se rappelle encore avec un mélange de tendresse et de chagrin la gêne de la femme lorsqu'elle enleva ses vêtements sur lesquels était écrit en gros caractères "ciment Portland". Il se souvient que c'était une des plus belles femmes qu'il ait connues et une des plus ardentes en amour. Toutes ces expériences nombreuses, variées, ont fait de Zaki Dessouki un véritable expert de la femme. Il a, dans cette "science de la Femme" comme il dit, des théories curieuses que l'on peut accepter ou refuser mais qui méritent absolument d'être prises en considération : il estime par exemple que les femmes supérieurement belles sont généralement au lit des amantes froides, alors que les femmes d'une beauté moyenne, et même celles qui sont un peu disgraciées, sont toujours plus ardentes car elles ont réellement besoin de l'amour et font tout leur possible pour combler leurs amants. Zaki bey croit également que la façon dont les femmes prononcent le son *s*, en particulier, témoigne du degré de leur chaleur en amour. Par exemple, si une femme prononce le mot *sousou* ou *besbousa* en chevrotant d'une

façon troublante, alors, il comprend qu'elle fait partie de celles qui sont douées au lit, le contraire étant également vrai. Zaki bey est de même convaincu qu'autour de toutes les femmes à la surface de la terre flotte un halo où passent en permanence des ondes invisibles et inaudibles, mais que l'on peut mystérieusement percevoir. Selon lui, celui qui s'exerce à la lecture de ces ondes peut deviner l'étendue de leur appétit sexuel. Quelles que soient leur retenue et leur pudeur, Zaki bey est en mesure de pressentir cet appétit sexuel à travers le tremblement d'une voix, l'exagération d'un rire nerveux, et même à travers la chaleur d'une main qu'il serre. Quant à celles qui sont possédées par une lubricité diabolique et inextinguible, les "femmes fatales" comme il les appelle en français, ces femmes ténébreuses qui ne se sentent vraiment exister que dans un lit d'amour et pour qui aucun autre plaisir dans la vie n'est égal au plaisir sexuel, ces créatures douloureuses inexorablement conduites par leur soif de plaisir vers un destin atroce et fatidique, ces femmes-là, assure Zaki Dessouki, même si leurs visages diffèrent, présentent toutes la même apparence. Il invite ceux qui mettent en doute cette vérité à regarder dans les journaux les photographies de femmes condamnées à mort pour avoir été complices de leur amant pour le meurtre de leur mari. D'après lui, avec un peu d'observation on peut constater qu'elles ont toutes le même faciès, avec des lèvres souvent charnues, toujours entrouvertes, les mêmes traits épais et lascifs, le même regard brillant et vide comme celui d'un animal affamé.

C'est dimanche. Rue Soliman-Pacha, les boutiques ont fermé leurs portes, et les bars et les cinémas se remplissent de leurs habitués. La rue sombre et vide, avec ses boutiques closes et ses vieux immeubles de style européen, semble sortir d'un film occidental triste et romantique. Depuis le début de cette journée de congé, le vieux concierge, Chazli, a transporté son siège de l'entrée de l'ascenseur à celle de l'immeuble, sur le trottoir, pour contrôler ceux qui y entrent et ceux qui en sortent.

Zaki Dessouki est arrivé à son bureau un peu avant midi et son domestique Abaskharoun a tout de suite compris la situation. Depuis vingt ans qu'il travaille avec Zaki bey, Abaskharoun sait, d'un simple coup d'œil, l'état dans lequel il se trouve. Il sait ce que cela veut dire lorsque son maître vient au bureau excessivement élégant, précédé par l'odeur d'un parfum luxueux qu'il réserve aux grandes occasions, il sait ce que cela veut dire lorsqu'il est crispé, tendu, qu'il se lève, s'assoit, marche nerveusement, incapable de trouver une position satisfaisante, couvrant son impatience de brusquerie et de dureté : tout cela signifie que le bey attend sa première rencontre avec une nouvelle maîtresse. Aussi Abaskharoun ne se formalise-t-il pas lorsque le bey s'en prend à lui brutalement et sans raison. Il secoue la tête avec compréhension et finit rapidement de balayer la pièce puis, à grands coups de béquille sur le carrelage du long couloir, il arrive dans la salle où le bey est assis et lui dit d'une voix qu'une longue expérience a appris à rendre complètement neutre :

— Monsieur a une réunion ? Monsieur souhaite que je prépare le nécessaire ?

Le bey se met alors à l'observer, le regarde avec attention, comme s'il réfléchissait au ton qu'il allait employer pour lui répondre, il regarde sa *galabieh** de coton bon marché à rayures, toute déchirée, ses béquilles, l'emplacement de sa jambe coupée et son visage de vieillard, avec sa barbe blanche mal rasée, ses yeux étroits et rusés et ce sourire implorant et épouvanté qui ne le quitte jamais :

— Prépare en vitesse le nécessaire pour la réunion, répond alors brièvement le bey tout en sortant sur le balcon.

Dans leur langage commun, "réunion" veut dire que le bey va s'isoler dans son bureau avec une femme. Quant au "nécessaire", cela signifie certains rites qu'Abaskharoun organise pour son maître avant la partie fine : cela commence par une piquûre de fortifiant importé qu'il lui enfonce dans la fesse et qui lui fait chaque fois tellement mal qu'il pousse de grands soupirs et couvre de malédictions son domestique, cet âne aux mains maladroites et lourdes. Ensuite vient une tasse de café sans sucre, mélangé à de la noix de muscade, que le bey sirote lentement tout en laissant fondre sous sa langue un petit morceau d'opium. Pour terminer, un grand plat de salade est posé au milieu de la table, à côté d'une bouteille de whisky Black Label, de deux verres vides et d'un seau à glace rempli à ras bord. Pendant qu'Abaskharoun se livre avec diligence aux préparatifs, Zaki bey s'assoit au balcon qui donne sur la rue Soliman-Pacha, allume une cigarette et

* Large robe de coton généralement de couleur sombre qui est le vêtement traditionnel des classes populaires. Remis à la mode en blanc et avec une coupe différente par les islamistes.

se met à surveiller les passants. Ses sentiments vont de l'impatience fébrile d'une belle rencontre au pressentiment anxieux que sa bien-aimée Rabab puisse manquer le rendez-vous et lui fasse ainsi perdre les efforts d'un mois complet dépensé à la poursuivre. Il est obsédé par elle depuis qu'il l'a vue pour la première fois au *Cairo Bar* où elle travaille comme hôtesse. Elle l'a complètement ensorcelé et il s'est mis à fréquenter le bar tous les jours pour la revoir. Il l'avait décrite ainsi à un vieil homme de ses amis : "Elle incarne toute la beauté populaire, avec son côté canaille et aguichant. On dirait qu'elle sort d'une toile de Mahmoud Saïd." Puis il s'était montré plus précis : "Te souviens-tu de cette domestique que vous aviez chez vous et qui avait titillé tes rêves sexuels d'adolescent ? Tu avais toujours envie de te coller à son tendre derrière et de prendre à deux mains ses seins volumineux et turgescents pendant qu'elle lavait la vaisselle dans l'évier de la cuisine. Elle se débattait d'une façon qui te faisait encore plus coller à elle, tout en susurrant un excitant refus avant de se donner à toi : «Monsieur, ce n'est pas bien, monsieur...» C'est sur un trésor comme celui-là que je suis tombé avec Rabab."

Mais tomber sur un trésor ne veut pas dire le posséder. Pour sa bien-aimée Rabab, Zaki bey a dû subir bien des avanies : il a passé des nuits entières dans cet endroit sale, étroit, mal éclairé et mal aéré qu'est le *Cairo Bar*, étouffé par la foule et par l'épaisse fumée des cigarettes, assourdi par le volume de la sono qui n'arrêtait pas un seul instant de passer des chansons vulgaires et stupides, sans compter les disputes virulentes et les empoignades entre les habitués (un mélange de travailleurs manuels, de truands

et de débauchés), les verres de mauvais brandy qui brûlent l'estomac mais qu'il devait ingurgiter tous les soirs, les grossières erreurs de facture (qu'il feignait de ne pas voir) et auxquelles s'ajoutaient de gros pourboires pour le bar ainsi qu'un pourboire encore plus gros qu'il glissait dans le décolleté de Rabab. Quand ses doigts touchaient ses seins gonflés et frémissants, il sentait immédiatement se précipiter un sang chaud dans ses veines et l'envahir un désir presque douloureux tant il était fort et exigeant. Jour après jour, il n'avait cessé de lui proposer de le rencontrer en dehors de l'établissement et elle s'était dérobée avec coquetterie. Il avait renouvelé sa proposition sans perdre espoir, jusqu'à ce que, hier seulement, elle accepte de lui rendre visite à son bureau. Il était si heureux qu'il lui avait glissé cinquante livres dans son décolleté (et il ne le regrettait pas). Elle s'était tellement rapprochée de lui que son souffle brûlant effleurait son visage. Elle s'était mordu la lèvre inférieure et avait chuchoté d'une voix aguichante qui avait fait fondre tout ce qu'il lui restait de nerfs :

— Demain, mon chéri, je te récompenserai de tout ce que tu as fait pour moi.

Zaki bey supporta la douloureuse piquûre de fortifiant, il suçota l'opium et se mit à siroter son premier verre de whisky, suivi d'un second puis d'un troisième et il ne tarda pas à se détendre. Un sentiment d'euphorie l'envahissait et ses pensées commençaient à folâtrer dans sa tête comme des sons mélodieux... Il avait rendez-vous avec Rabab à une heure et, lorsque l'horloge sonna deux coups, Zaki bey était sur le point de perdre l'espoir, mais il entendit soudain les béquilles d'Abaskharoun heurter le carrelage du vestibule. Son visage apparut dans l'entrebâillement de la

porte et il lui dit, tout essoufflé par l'émotion, comme si cette nouvelle le réjouissait vraiment :
— Mme Rabab est arrivée, Excellence.

*

En 1934, le millionnaire Hagop Yacoubian, président de la communauté arménienne d'Égypte, avait eu l'idée d'édifier un immeuble d'habitation qui porterait son nom. Il choisit pour cela le meilleur emplacement de la rue Soliman-Pacha et passa un contrat avec un bureau d'architectes italiens renommé qui dessina un beau projet : dix étages luxueux de type européen classique : des fenêtres ornées de statues de style grec sculptées dans la pierre, des colonnes, des escaliers, des couloirs tout en vrai marbre, un ascenseur dernier modèle de marque Schindler... Les travaux de construction durèrent deux années complètes et le résultat fut un joyau architectural qui dépassait toutes les attentes au point que son propriétaire demanda à l'architecte italien de sculpter son nom, Yacoubian, au-dessus de la porte d'entrée, en lettres latines de grande dimension qui s'éclairaient la nuit au néon, comme pour l'immortaliser et confirmer sa propriété de cet admirable bâtiment. A cette époque, c'était la fine fleur de la société qui habitait l'immeuble Yacoubian : des ministres, des pachas, certains des plus grands propriétaires terriens, des industriels étrangers et deux millionnaires juifs (l'un d'eux appartenant à la fameuse famille Mosseïri). Le rez-de-chaussée était divisé en deux parties égales : un vaste garage, avec de nombreuses portes à l'arrière où étaient garées les voitures des habitants (la plupart de luxe, comme des Rolls-Royce, des

Buick, des Chevrolet), et un grand espace sur trois angles où Yacoubian exposait l'argenterie produite par ses usines. Ce hall d'exposition connut une activité satisfaisante pendant quatre décennies puis, peu à peu, son état se dégrada jusqu'à ce que, récemment, le hadj Mohammed Azzam le rachète et y inaugure un magasin de vêtements. Au-dessus de la vaste terrasse de l'immeuble, deux pièces avec leurs sanitaires avaient été réservées pour loger le portier et sa famille et, de l'autre côté, on avait construit cinquante cabanes, une par appartement. Aucune d'entre elles ne dépassait deux mètres carrés de surface, les murs et les portes étaient en fer et fermaient avec des verrous dont les clefs avaient été distribuées aux propriétaires des appartements. Ces cabanes en fer avaient alors plusieurs usages, comme d'emmagasinier les produits alimentaires, loger les chiens (s'ils étaient de grande taille ou méchants) ; ou bien elles servaient pour laver le linge, tâche qui à l'époque (avant que ne se répandent les machines à laver) était confiée à des lingères spécialisées. Elles lavaient le linge dans les cabanes puis l'étendaient sur un fil couvrant toute la longueur du bâtiment. Ces cabanes n'étaient jamais utilisées pour loger des domestiques, peut-être parce que les habitants de l'immeuble, à cette époque, étaient des aristocrates et des étrangers qui n'imaginaient pas qu'un être humain puisse dormir dans un espace aussi réduit. Dans leurs vastes et luxueux appartements qui se composaient parfois de huit ou dix pièces sur deux niveaux reliés par un escalier intérieur, ils réservaient une pièce pour les domestiques. En 1952, éclata la révolution et tout changea. Les juifs et les étrangers commencèrent à quitter l'Egypte et tous les appartements devenus

vacants après le départ de leurs occupants furent pris par les officiers des forces armées, les hommes forts de l'époque. Dans les années 1960, la moitié des appartements de l'immeuble étaient habités par des officiers de grades différents, du lieutenant ou du capitaine récemment marié, jusqu'aux généraux qui s'étaient installés dans l'immeuble avec leurs nombreuses familles. Le général Dekrouri, qui avait été directeur du cabinet de Mohammed Neguib, avait même réussi à obtenir deux grands appartements contigus au dixième étage, l'un réservé à sa famille et l'autre qui lui servait de bureau privé où il recevait l'après-midi les quémandeurs. Les femmes de ces officiers donnèrent une nouvelle utilisation aux cabanes en fer. Pour la première fois on y logea les *sufragi**, les cuisiniers, les petites bonnes amenées de leurs villages pour servir les familles des officiers. Certaines femmes d'officiers étaient d'origine populaire et cela ne les gênait pas d'y élever des lapins, des canards et des poules. De nombreuses plaintes, aussitôt classées grâce à l'influence des officiers, furent déposées auprès des services municipaux du secteur ouest du Caire par les anciens habitants de l'immeuble, jusqu'au jour où ces derniers eurent recours au général Dekrouri qui, par son ascendant sur les officiers, parvint à interdire cette activité peu salubre. Ensuite arriva l'*Infitah*** des années 1970

* Domestique généralement d'origine nubienne, remplissant les fonctions de maître d'hôtel.

** La politique de l'*Infitah* ou de l'ouverture (économique) pratiquée par le président Sadate dans les années 1970 marqua le début de la lente sortie de l'Égypte du système socialiste instauré par le président Gamal Abdel Nasser au début des années 1960. Une des conséquences de cette

et les riches commencèrent à quitter le centre-ville pour aller vers Mohandessine et vers Medinat Nasr. Certains vendirent leurs appartements de l'immeuble Yacoubian, d'autres les transformèrent en bureaux et en cabinets médicaux pour leurs enfants récemment diplômés ou les louèrent meublés aux touristes arabes. Cela eut peu à peu pour conséquence la disparition du lien entre les cabanes de fer et les appartements de l'immeuble. Les *sufragi* et les autres domestiques cédèrent moyennant finances leurs cabanes de fer à de nouveaux habitants pauvres venant de la campagne ou travaillant dans un lieu proche du centre-ville et qui avaient besoin d'un appartement bon marché à proximité. Ces transactions furent facilitées par la mort de M. Grégoire, le syndic arménien de l'immeuble, qui gérât les biens du millionnaire Hagop Yacoubian avec la plus grande probité et la plus extrême rigueur et en envoyait tous les ans en décembre le revenu en Suisse où avaient émigré les héritiers de Yacoubian après la révolution. Grégoire fut remplacé dans ses fonctions de syndic par maître Fikri Abd el-Chahid, un avocat prêt à tout pour de l'argent, qui prélevait une commission élevée sur toutes les cessions de cabanes de fer, ainsi qu'une commission, non moins élevée pour rédiger le

politique a été l'émergence d'une nouvelle classe d'hommes d'affaires. Elle a coïncidé avec un changement d'alliance : l'Egypte s'est éloignée de l'URSS et a opéré un spectaculaire rapprochement avec les Etats-Unis qui ont parrainé les accords de Camp David. Après l'assassinat de Sadate par des islamistes en 1981 est arrivé au pouvoir l'actuel président de la République dont le mandat a été renouvelé sans discontinuer depuis lors.

contrat du nouveau locataire. Tant et si bien que se développa sur la terrasse une société nouvelle complètement indépendante du reste de l'immeuble.

Certains nouveaux venus louèrent deux pièces contiguës et firent un petit logement avec ses sanitaires (toilettes et salle de bains) tandis que les autres (les plus pauvres) s'entraidèrent pour installer des salles d'eau collectives, chacune pour trois ou quatre chambres. La société de la terrasse n'est pas différente de toutes les autres sociétés populaires d'Egypte : les enfants y courent pieds nus et à demi vêtus, les femmes y passent la journée à préparer la cuisine, elles s'y réunissent pour commérer au soleil, elles se disputent souvent et échangent alors les pires insultes et des accusations injurieuses puis, soudain, elles se réconcilient et retrouvent des relations tout à fait cordiales, comme s'il ne s'était rien passé. Elles se couvrent alors de baisers chaleureux et retenissants, elles pleurent même, tant elles sont émues et tant elles s'aiment. Quant aux hommes, ils n'attachent pas beaucoup d'importance aux querelles féminines, qu'ils considèrent comme une preuve supplémentaire de cette insuffisance de leur cervelle dont avait parlé le Prophète, prière et salut de Dieu sur lui. Les hommes de la terrasse passent tous leurs journées dans un combat rude et ingrat pour gagner leur pain quotidien et, le soir, ils rentrent épuisés, n'aspirant qu'à atteindre leurs trois petites jouissances : une nourriture saine et appétissante, quelques doses de *mouassel**,

* Le *mouassel* est un tabac "au miel" parfois mélangé à du haschich. Il peut également être parfumé à la pomme ou à d'autres parfums variés. Le *mouassel* qui se fume dans des *chicha* (nom égyptien du narguilé) est redevenu à la

avec du haschich si l'occasion se présente, qu'ils fument dans une *gouza**, seuls ou en compagnie, sur la terrasse, les nuits d'été. Quant à la troisième jouissance, c'est le sexe que les gens de la terrasse honorent tout particulièrement. Ils n'ont pas honte d'en parler librement, du moment qu'il est licite. Ce qui ne va pas sans contradiction, car l'homme habitant sur la terrasse qui, comme cela est habituel dans les milieux populaires, a honte de mentionner le nom de sa femme devant d'autres hommes, la désignant par "mère de un tel" ou parlant d'elle en évoquant "les enfants", comme lorsqu'il dit par exemple que "les enfants ont cuisiné de la *mouloukbieh*", le même homme ne se retient pas, lorsqu'il est avec ses semblables, de mentionner les détails les plus précis de ses relations intimes avec sa femme, au point que l'ensemble des hommes sur la terrasse sait tout des relations sexuelles des uns et des autres... Quant aux femmes, quelle que soit leur piété ou leur rigueur morale, elles aiment toutes beaucoup le sexe et se racontent à voix basse des secrets d'alcôve en éclatant d'un rire innocent, ou parfois impudique, si elles sont seules. Elles n'aiment pas seulement le sexe pour éteindre leur envie, mais également parce que le sexe et le besoin pressant qu'en ont leurs maris leur font ressentir que, malgré toute leur misère, leur vie étriquée, tous les désagréments qu'elles subissent, elles sont toujours des femmes belles et désirées par leurs hommes. Au moment où les enfants dorment, qu'ils ont dîné et remercié leur

mode dans les années 1990 après avoir été longtemps cantonné dans les cafés populaires.

* Narguilé de petite taille utilisé dans les milieux populaires.

Seigneur, qu'il reste à la maison assez de nourriture pour une semaine ou peut-être plus, un peu d'argent épargné en cas de nécessité, que la pièce où ils habitent tous est propre et bien rangée, que l'homme rentre, le jeudi soir, mis de bonne humeur par le haschich et qu'il réclame sa femme, n'est-il pas alors de son devoir de répondre à son appel, après s'être lavée, maquillée, parfumée, ne vont-elles pas, ces brèves heures de bonheur, lui donner la preuve que son existence misérable est d'une certaine façon réussie, malgré tout. Il faudrait un artiste de grand talent pour peindre l'expression du visage d'une femme de la terrasse, le vendredi matin, quand son mari descend prier et qu'elle se lave des traces de l'amour puis sort sur la terrasse pour étendre les draps qu'elle vient de nettoyer. A ce moment-là, avec ses cheveux humides, sa peau éclatante, son regard serein, elle apparaît comme une rose mouillée par la rosée du matin qui vient de s'ouvrir et de s'épanouir.

*

L'obscurité de la nuit se retire, annonçant un nouveau matin et la fenêtre de la chambre de Chazli, le concierge de l'immeuble, est éclairée d'une petite lumière blafarde. Son fils, le jeune Taha, a passé la nuit éveillé, en proie à l'anxiété. Il a fait la prière de l'aube avec, en plus, les deux prosternations facultatives et s'est ensuite assis sur le lit dans sa *galabieh* blanche pour lire le *Livre des invocations*. Dans le silence de la nuit, il répète d'un ton suppliant :

“Mon Dieu, je t'implore de m'accorder le bien de ce jour et j'ai recours à toi contre son mal et

le mal de ce qu'il contient. Mon Dieu, protège-moi de ton regard et que ta toute-puissance me pardonne, que je ne sois pas anéanti, car tu es mon espoir, mon Dieu tout-puissant. J'ai tourné vers toi mon visage, tourne vers moi ton visage généreux et accueille-moi au sein de ton pardon et de ta gloire, avec, par ta miséricorde, ton sourire pour moi, ta satisfaction de moi."

Taha continue à lire des invocations jusqu'à ce que le soleil du matin brille dans la pièce et que, petit à petit, les cabanes de fer se mettent en mouvement : des voix, des cris, des rires, des quintes de toux, des portes qui se ferment et qui s'ouvrent, l'odeur de l'eau chaude en train de bouillir, du thé, du café, du charbon de bois et le *mouassel* des narguilés. Pour les habitants de la terrasse, c'est le début d'un jour nouveau. Quant à Taha Chazli, il sait que c'est son destin qui va se décider aujourd'hui, sans recours. Dans quelques heures, il va se présenter à l'école de police pour son entretien d'admission, dernier obstacle dans son parcours pour réaliser un espoir qu'il nourrit de longue date. Depuis son enfance, il rêve de devenir officier de police et il déploie tous les efforts possibles pour parvenir à ce but. Au lycée, il s'est entièrement plongé dans les études et est parvenu à une moyenne de quatre-vingt-neuf pour cent au baccalauréat littéraire, sans prendre de leçons particulières, en dehors de quelques groupes de soutien à l'école dont son père parvenait à grand-peine à économiser le coût. Pendant les vacances d'été, il s'est inscrit (pour un montant de dix livres par mois) à la maison de la jeunesse d'Abdine, où il s'est livré à des exercices de musculation éprouvants pour atteindre une forme physique qui le mette au niveau des épreuves de gymnastique de l'école de police. Pour exaucer son rêve, Taha

avait cherché à se rendre sympathique aux officiers de police de son quartier et ils étaient tous devenus ses amis, aussi bien ceux qui travaillaient au commissariat de Kasr-el-Nil que ceux du poste de police de Koutsika qui lui était rattaché. On lui avait appris que les riches donnaient en sous-main vingt mille livres pour obtenir l'admission de leurs enfants à l'école (comme il aurait souhaité posséder cette somme !). Pour exaucer son rêve, Taha Chazli qui, depuis qu'il était petit, aidait son père dans son service supportait également la mesquinerie et l'arrogance des habitants de l'immeuble. Ceux-ci, lorsqu'ils se rendirent compte à quel point il était intelligent et doué pour les études, réagirent diversement : certains l'encourageaient à étudier, se montraient généreux dans leurs pourboires et lui prédisaient un avenir splendide, mais, pour les autres (et ils étaient nombreux), l'idée que le fils du concierge soit excellent à l'école leur déplaisait d'une certaine façon et ils essayaient de convaincre son père de l'inscrire dans une section professionnelle après le collège, "pour qu'il apprenne un métier, dans ton intérêt, et dans son intérêt à lui aussi", disaient-ils au "père Chazli" en affectant de compatir à son sort.

Lorsque Taha rejoignit le secondaire où il continua à avoir des résultats excellents, ils le réclamaient les jours d'examens pour le charger de tâches pénibles qui prenaient beaucoup de temps et ils lui donnaient de gros pourboires pour le tenter, avec le secret et malveillant désir de le retarder dans ses révisions. Taha acceptait ces tâches parce qu'il avait besoin d'argent mais il continuait à s'anéantir dans les études au point qu'il lui arrivait souvent de passer un ou deux jours sans dormir.

Puis les résultats du baccalauréat furent publiés et il y obtint une meilleure moyenne que les enfants de nombreux habitants de l'immeuble. Alors ceux qui avaient mauvais esprit commencèrent à maugréer ouvertement. L'un rencontrait l'autre devant l'ascenseur et lui demandait avec ironie s'il avait félicité le portier pour la réussite de son fils, puis il ajoutait en persiflant : "Le fils du concierge va bientôt entrer à l'école de police et y obtiendra le diplôme d'officier avec deux étoiles sur son épaulette." Alors l'autre proclamait clairement que cette affaire le contrariait. Il faisait d'abord l'éloge du caractère de Taha et des efforts qu'il avait déployés dans ses études, puis, l'air sérieux (comme si c'était le principe qui le préoccupait et non pas la personne), il se reprenait en disant que les emplois dans la police et dans la magistrature, ainsi que tous les emplois sensibles en général, devraient être réservés aux fils de bonne famille car si les enfants des portiers, des repasseurs et de leurs semblables obtenaient un pouvoir quelconque, ils l'utiliseraient pour compenser le sentiment de frustration et le complexe d'infériorité acquis dans leurs anciennes fonctions, puis il terminait en maudissant Abdel Nasser qui avait instauré la gratuité de l'enseignement, ou bien en invoquant le propos du Prophète (prière et salut de Dieu sur lui) : "Ne donnez pas d'enseignement aux enfants des gens indignes."

Ces mêmes habitants, après la publication des résultats, se mirent à chercher querelle à Taha sous les prétextes les plus futiles, comme d'avoir oublié de remettre les tapis de sol à leur place après avoir nettoyé la voiture ou de s'être retardé de quelques minutes en faisant une commission dans un endroit éloigné, ou d'avoir oublié, en

faisant le marché, une commande sur dix. Ils faisaient très clairement exprès de l'humilier pour le pousser à leur répondre qu'il n'acceptait pas ces humiliations parce qu'il avait fait des études. Cela leur aurait donné une occasion en or de lui dire tout haut son fait : ici, il était un simple concierge, ni plus ni moins et, si son travail ne lui plaisait pas, il n'avait qu'à le laisser à ceux qui en avaient besoin. Mais Taha ne leur laissa jamais cette occasion. Il accueillait leur déchaînement contre lui en silence, sereinement, avec un demi-sourire. Son beau visage sombre donnait alors l'impression qu'il n'acceptait pas ce qu'on lui infligeait, qu'il était tout à fait capable de répondre à la provocation mais qu'il se l'interdisait par respect pour l'âge. C'était là une attitude parmi de nombreuses autres, un moyen de défense employé par Taha dans les situations difficiles pour exprimer ce qu'il avait sur le cœur et, en même temps, éviter les problèmes. Ces attitudes, il commençait par les affecter, comme un rôle, et il les assumait ensuite avec sincérité, comme si elles étaient vraiment siennes. Par exemple, il n'aimait pas s'asseoir sur le banc du concierge pour ne pas être obligé de se lever respectueusement pour un des habitants. S'il était assis et qu'il en apercevait un, il se plongeait dans un travail qui l'empêchait de se lever. Il avait pris l'habitude de parler aux habitants avec un degré de respect strictement limité, de se comporter à leur égard comme un employé avec son patron et non comme un domestique avec son maître. Quant à leurs enfants, proches de lui par l'âge, il se comportait avec eux sur un pied de totale égalité. Il les appelait simplement par leur prénom, et il leur parlait et plaisantait avec eux comme avec de proches amis. Il leur

empruntait des livres scolaires même s'il n'en avait pas besoin pour leur rappeler que, malgré sa situation de concierge, il était leur condisciple. Tel était son lot quotidien : la pauvreté, un travail épuisant, l'arrogance des habitants de l'immeuble, le billet de cinq livres, toujours plié, que son père lui donnait chaque samedi et qu'il devait trouver mille expédients afin qu'il suffise pour toute la semaine, la vue d'une main chaude et lisse lui tendant, avec paresse et condescendance, le pourboire par la fenêtre de la voiture – il fallait alors saluer et remercier avec chaleur et d'une voix audible, la main levée en signe de respect, les regards goguenards et condescendants ou bien indulgents et pleins d'une sympathie cachée par honte du "problème", qu'il apercevait dans les yeux de ses camarades de classe quand ils lui rendaient visite et découvraient qu'il habitait dans la loge du concierge, "sur la terrasse", la question embarrassante, qu'il avait en horreur, que lui posaient les étrangers à l'immeuble : "C'est toi, le concierge ?", la manière dont les habitants feignaient d'être encombrés pour qu'il se précipite et leur prenne des mains ce qu'ils portaient (si léger et insignifiant que cela fût).

Ainsi se passait la journée, avec ses tracasseries quotidiennes. Quand il se mettait au lit, tard dans la nuit, toujours purifié par ses ablutions et après avoir fait la prière du soir ainsi que les deux prières facultatives, il restait un long moment, les yeux ouverts dans l'obscurité de la chambre, et, peu à peu, prenant de la hauteur avec les yeux de l'imagination, il se voyait officier de police. Il marchait nonchalamment, plein de fierté dans son bel uniforme, deux étoiles de cuivre brillant sur son épaule, le redoutable pistolet

de service accroché à la ceinture. Il s'imaginait marié à Boussaïna Sayyed, son amoureuse. Tous les deux avaient déménagé dans un appartement correct, dans un beau quartier, loin du bruit et de la saleté de la terrasse. Il croyait fermement que Dieu allait exaucer tous ses rêves, d'abord parce qu'il craignait Dieu de toutes ses forces, qu'il observait les obligations religieuses et se tenait éloigné des péchés capitaux et que Dieu avait promis à ses serviteurs dans un verset sacré que, "si les habitants des villes croient et craignent Dieu, nous répandrons sur eux les bénédictions du ciel et de la terre", ensuite parce qu'il avait foi en Dieu tout-puissant qui avait affirmé dans son hadith *qodsi** : "Je me conforme à la foi de mon serviteur en moi : du bien pour du bien, du mal pour du mal." Dieu avait déjà tenu sa promesse en lui accordant le succès au baccalauréat puis, grâce en soit rendue à Dieu, il avait été admis aux épreuves de l'école de police et il ne restait plus devant lui d'autre obstacle que la comparution devant le jury, qu'il allait franchir aujourd'hui, avec la permission de Dieu.

Taha se leva et fit les deux prosternations de la prière du milieu de la matinée, puis deux autres prosternations propitiatoires. Ensuite il fit sa toilette, se rasa et commença à s'habiller. Pour son passage devant le jury, il avait acheté un costume neuf de couleur grise, une chemise d'un blanc éclatant et une belle cravate bleue. Lorsqu'il jeta un dernier regard vers le miroir, il se trouva très élégant. Il fit ses adieux à sa mère en l'embrassant et celle-ci posa sa main sur sa

* Un hadith est un propos du Prophète rapporté par la tradition. Un hadith *qodsi* est, comme le Coran dont il ne fait toutefois pas partie, directement dicté par Dieu.

tête en murmurant une formule incantatoire puis elle appela sur lui la bénédiction du ciel avec une ferveur qui fit battre son cœur. A l'entrée de l'immeuble, il trouva son père, comme d'habitude, assis en tailleur sur le banc. Le vieil homme se leva lentement et, pendant un instant, il contempla Taha puis il lui posa la main sur l'épaule en souriant. Sa moustache blanche se mit à trembler et laissa voir sa bouche édentée. Il lui dit avec fierté : "Félicitations à l'avance, monsieur l'officier."

Il était deux heures passées et la rue Soliman-Pacha était encombrée de voitures et de passants. La plupart des magasins avaient ouvert leurs portes et Taha songea qu'il lui restait une heure entière avant l'examen. Il avait décidé de prendre un taxi de crainte d'abîmer son costume dans la cohue des transports publics. Il eut envie de passer le temps qui lui restait avec Boussaïna. Ils s'étaient mis d'accord sur un système : il passait devant le magasin de vêtements Chanane où elle travaillait et lorsqu'elle le voyait elle demandait à M. Talal la permission de sortir sous prétexte de rapporter quelque chose de l'entrepôt puis elle le rejoignait à leur lieu de rendez-vous favori, le nouveau jardin de la place Tewfikieh... Taha fit comme convenu et il y resta assis près d'un quart d'heure avant que Boussaïna n'apparaisse. Lorsqu'il l'aperçut, son cœur se mit à battre. Il aimait sa façon de marcher. Elle avançait à petits pas lents, la tête baissée comme si elle était intimidée ou se repentait de quelque chose ou comme si elle marchait sur un toit fragile avec une extrême précaution de crainte de le casser. Il remarqua qu'elle avait mis sa robe rouge serrée qui faisait ressortir ses formes et dont l'échancrure du

grand décolleté laissait voir une poitrine plantureuse. Cela le mit en colère – il se souvenait qu’il s’était déjà disputé avec elle pour qu’elle ne porte pas cette robe – mais il contint son irritation car il ne voulait pas gâcher cette occasion. Elle lui sourit en découvrant ses petites dents brillantes et régulières et ses charmantes fossettes de part et d’autre de sa bouche et de ses lèvres peintes d’une couleur sombre. Elle s’assit à côté de lui sur la murette de marbre du jardin puis se tourna vers lui et le regarda, comme étonnée, de ses grands yeux de miel et lui dit :

— Quelle élégance !

Il lui répondit en murmurant d’un ton ardent :

— Je vais maintenant me présenter devant le jury. Je voulais te voir avant.

— Que Dieu soit avec toi, lui dit-elle avec une vraie tendresse.

Son cœur se mit à battre très fort et il eut envie à ce moment-là de la serrer contre sa poitrine.

— Tu as peur ?

— Je confie mon sort à Dieu tout-puissant. J’accepterai d’une âme satisfaite tout ce que décidera Notre-Seigneur, lui dit-il rapidement comme s’il avait préparé sa réponse à l’avance ou comme s’il parlait pour se convaincre lui-même, puis il se tut un instant et reprit doucement en changeant de sujet : Invoque Dieu pour moi.

— Dieu t’accorde le succès Taha ! s’écria-t-elle avec chaleur. Puis elle se reprit, comme si elle se rendait compte qu’elle avait trop laissé paraître ses sentiments : Il faut que je m’en aille maintenant. M. Talal m’attend.

Elle s’esquivait. Il essaya de la retenir mais elle lui tendit la main pour lui dire adieu tout en